

LA TRIBU DES MSIRDA

Je me dispenserais volontiers de dire que l'occasion d'où cette simple monographie est née m'a été offerte par une charge administrative, s'il n'y avait quelque intérêt à la chose. On sait que les bureaux du Second-Empire, sinon l'Empereur lui-même, ont laissé en héritage à l'Algérie ce monument législatif qu'on nomme le Sénatus-Consulte du 22 avril 1863. Son application a pour objet de délimiter le territoire que chaque tribu occupe, de le constituer en un ou plusieurs douars, d'y répartir les terres. Il n'est pas douteux que cette œuvre capitale avait non seulement pour but de rendre les tribus propriétaires des espaces qu'elles occupaient, mais encore de substituer une organisation territoriale et administrative à des entités ethniques. On voit assez tout ce que le pouvoir y pouvait gagner.

« L'enterrement », si l'on peut dire, des tribus, ne devait pourtant pas se faire sans quelque hommage à leur passé : les fonctionnaires chargés de ce travail avaient pour mission de consacrer à chacune de ces collectivités mourantes comme une sorte de notice nécrologique, un résumé de leurs origines et des principaux faits auxquels l'Histoire les avait vues mêlées. Il est aisé d'imaginer la source précieuse que ces documents constitueraient s'ils avaient été établis avec soin et quelque méthode critique. L'archéologie, romaine et musulmane, n'aurait pas été la moins bien servie par des descriptions succinctes des vestiges découverts. Malheureusement, ces notices ne sont, pour la plupart, que de brèves collections de dires indigènes dont l'authenticité laisse le lecteur bien sceptique. Il y eût fallu quelque précision, un système très simple mais

efficace de références sur la provenance des renseignements recueillis : écrits arabes, tradition orale, etc... On n'y a point songé, ou l'on s'en est avisé trop tard. Quant à l'archéologie, il suffira de dire que les imposantes ruines de la Qal'a des Beni-Hammad semblent tout simplement avoir passé inaperçues de ceux qui en délimitèrent le territoire...

Et cependant, s'il est facile aux esprits fins de sourire de certains travaux scientifiques dont l'objet paraît mince ou gratuit, comment édifier de grandes œuvres historiques sans ces masses de monographies, austères mais savantes, humbles mais précieuses ? Sans elles, l'Histoire demeure trop facilement fiction ou fragile hypothèse ; par elles, on a beau jeu de tracer des tableaux d'ensemble véridiques.

Cette source documentaire, elle nous manque d'une manière trop sensible pour l'histoire de l'Algérie qui, pendant des siècles, a été une histoire de tribus. Quand les chroniqueurs arabes nous font défaut, nous n'avons pour ainsi dire plus rien ; et les chroniques les plus sérieuses, celles d'Ibn-Khaldoun, s'arrêtent à la fin du XIV^e siècle. Quelle mine, si les traditions encore vives des vieillards indigènes avaient été soigneusement recueillies, les parchemins des familles et des zaouiyas rurales dépouillés, pour les quelque 700 tribus de l'Algérie du Nord dont le territoire a été constitué en douars !

Il reste donc là tout un travail pour les chercheurs. A défaut de ces monographies, dont celle de Lacroix pour le Djendel serait le type, que les administrateurs de communes mixtes auraient pu ou dû faire, que les officiers des bureaux arabes ont esquissées plus souvent, on pourra se reporter, parfois avec profit, mais toujours avec prudence, aux archives des commissions administratives du Sénatus-Consulte (1). On y retrouvera, malgré bien des affirma-

(1) La recherche peut valoir qu'on la tente. A titre d'exemple nous signalons qu'il existerait « un rapport historique très détaillé » au dossier des Achèche d'Aïn-el-Ksar (départ. de Constantine).

tions fantaisistes, malgré des traditions douteuses ou très locales, ou trop récentes, ou quasi-personnelles, certains renseignements curieux sur les origines de tribus qui portent encore le nom sous lequel les annales du Maghreb les ont connues, ou bien qui, sous un autre nom, survivent à des groupes autrefois fameux, ou bien encore qui sont de formation presque nouvelle (1).

*
* *

Les Msirda, auxquels nous avons réservé quelques-uns des soins que nous souhaitions pour d'autres, ne sont pas au nombre de ces tribus fameuses, mais le territoire qu'ils occupent depuis des siècles, étant tout entier situé dans la zone tellienne et littorale de l'Algérie, fait partie de ceux où se sont produits au cours des âges, des événements dont l'Histoire a conservé les traces. Et le rôle des Msirda dans ces événements n'est, somme toute, pas sans intérêt.

Avant de retracer ce rôle, il paraît bon de décrire sommairement les lieux qu'habitent les Msirda, c'est-à-dire le territoire qui leur a été reconnu par les opérations de délimitation qu'on y fit de 1905 à 1923. Ce territoire couvre une superficie d'environ 20.000 hectares ; il dépend de la commune mixte de Marnia (département d'Oran) ; il est situé à l'extrémité occidentale de l'Algérie, touche à la fois à la mer Méditerranée et à l'Empire du Maroc, avec les limites suivantes :

Au nord, la mer Méditerranée ; — à l'est, les douars Souhalia, Fouaga, Zaouïat-el-Mira et Ternana, de la commune mixte de Nédroma ; — au sud, la tribu des Achache (commune mixte de Marnia), et la frontière algéro-marocaine, telle qu'elle résulte du traité de Lalla-Marnia du 18

(1) Sur l'identification et la survivance des anciennes collectivités berbères ou arabes, M. Georges Marçais s'est exprimé on ne peut mieux à diverses reprises. Cf. notamment la récente *Histoire d'Algérie*, pages 173 et 174.

mars 1845 (article 3) et des rectifications opérées par le protocole du 1^{er} février 1913 ; — à l'ouest, le douar Attia, qui s'interpose entre la frontière et les Msirda ; l'Oued Kiss qui sépare, sur quelques kilomètres, la tribu des Msirda de l'Empire marocain et enfin le douar Beni-Mengouch (commune mixte de Marnia) qui est, sur le littoral, l'unité administrative la plus occidentale de l'Algérie.

Ce territoire présente dans son ensemble le caractère montueux des rivages nord-africains, à l'exception d'une plaine assez peu étendue (4.000 hectares environ) qui se trouve sur la frontière, entre les douars Beni-Mengouch et Attia, et qui est le prolongement de la plaine marocaine des Trifa ; il est d'une altitude assez faible, les sommets varient de 200 à 600 mètres, mais le relief est tourmenté et les chaînons sont séparés par de nombreux ravins, profonds, étroits, d'un accès très difficile. Le régime des eaux y est torrentiel : la ligne des crêtes, d'ouest en est, trace une séparation entre les oueds qui se jettent au nord, d'une part, dans la mer (notamment l'oued Kouarda), d'autre part, dans l'oued Kiss et ses affluents, au sud. On peut dénombrer une quarantaine d'oueds et de chabets où les eaux se fraient un passage intermittent ; l'oued Kiss et l'oued Kouarda ont toutefois un débit assez régulier : on y trouve de l'eau en toute saison.

Le rivage, bordé par des collines de 2 à 300 mètres, est rocheux et inhospitalier : il répond bien à la définition classique de Salluste.

Il est peu douteux que cette région ait été boisée jadis ; certaines parties sont absolument dénudées, d'autres sont broussailleuses, mais on trouve encore, sur bien des points, parmi les broussailles, de beaux arbres de haute venue, tels que thuyas et chênes-verts, dont l'entretien et la multiplication s'imposent si l'on veut éviter que l'érosion n'achève de rendre stériles des parcelles encore cultivables, et pour assurer la reconstitution des sources.

Le climat est celui de la côte algérienne dans l'ensem-

ble, moyennement humide ; la région des Msirda reçoit environ 400 mm. de pluie par an. Il y a un grand nombre de sources, dont beaucoup sont aménagées en bassins et abreuvoirs.

Le sol, là où l'érosion n'est pas trop forte, se prête à la culture des céréales et à l'entretien de jardins, vergers et potagers.

La population qui, au recensement de 1921, atteignait 12.612 habitants, est répartie dans de nombreux villages (plus d'une soixantaine) parsemés dans les montagnes ; les voies de communication, à part les sentiers et les pistes muletières, sont : la route de Marnia à Port-Say (route nationale n° 7) qui longe la frontière algéro-marocaine, c'est-à-dire la limite ouest de la tribu, et le chemin de grande communication n° 46, qui mène de la précédente route à Nemours, en longeant la limite orientale. Seul le chemin, non carrossable, de Nemours à Adjeroud, par Kouarda, passe au cœur du territoire, d'est en ouest, à travers les massifs. Une ligne télégraphique relie Nemours à Port-Say.

*
**

J'ai dit plus haut que les annales du Maghreb avaient conservé des traces des événements qui se sont déroulés au cours des âges dans cette région ; mais il est intéressant de noter que cette région elle-même évoque ou porte encore des souvenirs des époques les plus reculées du Moyen-Age ou de l'Antiquité.

C'est ainsi que les itinéraires anciens et les géographes la citent : Strabon donne le nom de Massaisyliens aux populations qui habitent à l'est de la Moulouya et Ptolémée parle des Herpiditanes qui seraient à l'origine des Msirda actuels et de quelques autres tribus voisines (1).

En fait, cette région faisait partie, au III^e siècle de no-

(1) Mac-Carthy. *Algéria romana*, p. 50-53.

tre ère, de la Maurétanie césarienne. Entre Port-Say et Nemours, sur la côte, l'itinéraire d'Antonin cite la station de Lemnis qu'on pense avoir retrouvée dans un groupe de ruines situées chez les Msirda, au nord-ouest du territoire, près de Bieder ; de même, on identifie d'ordinaire l'oued Kouarda avec le Popleto Flumen de l'itinéraire et l'on pense que les ruines de Kouarda et de Bab-el-Mahseur représentent d'anciens postes romains (1).

D'assez nombreux vestiges ont encore été découverts, qu'il n'est pas impossible de faire remonter à une occupation romaine : c'est ainsi que les ruines remarquées à El-Leuh, Bab-el-Youdi, Kalaa et Bou-Zouari, pourraient bien indiquer l'emplacement de postes jalonnant une voie romaine qui aurait conduit de la Moulouya à Ad Fratres (Nemours), selon un tracé sans doute voisin de l'actuel chemin de Nemours à Adjeroud. Mais ce n'est là qu'une hypothèse. D'autre part, près du Ras Kela, à quelques kilomètres à l'ouest de l'embouchure de l'oued Kouarda, en un point nommé Bled Tabahrit ou Bled Tabkhit, se trouve un ensemble assez important de ruines où il paraît légitime de voir les restes de la petite cité maghrebine de Tabahrit « la maritime », que désigne El Bekri, au XI^e siècle, dans sa géographie (2) et dont parlent encore, aux XVI^e et XVII^e siècles, sous le nom de Tebecrit, Léon l'Africain (3) et Marmol (4).

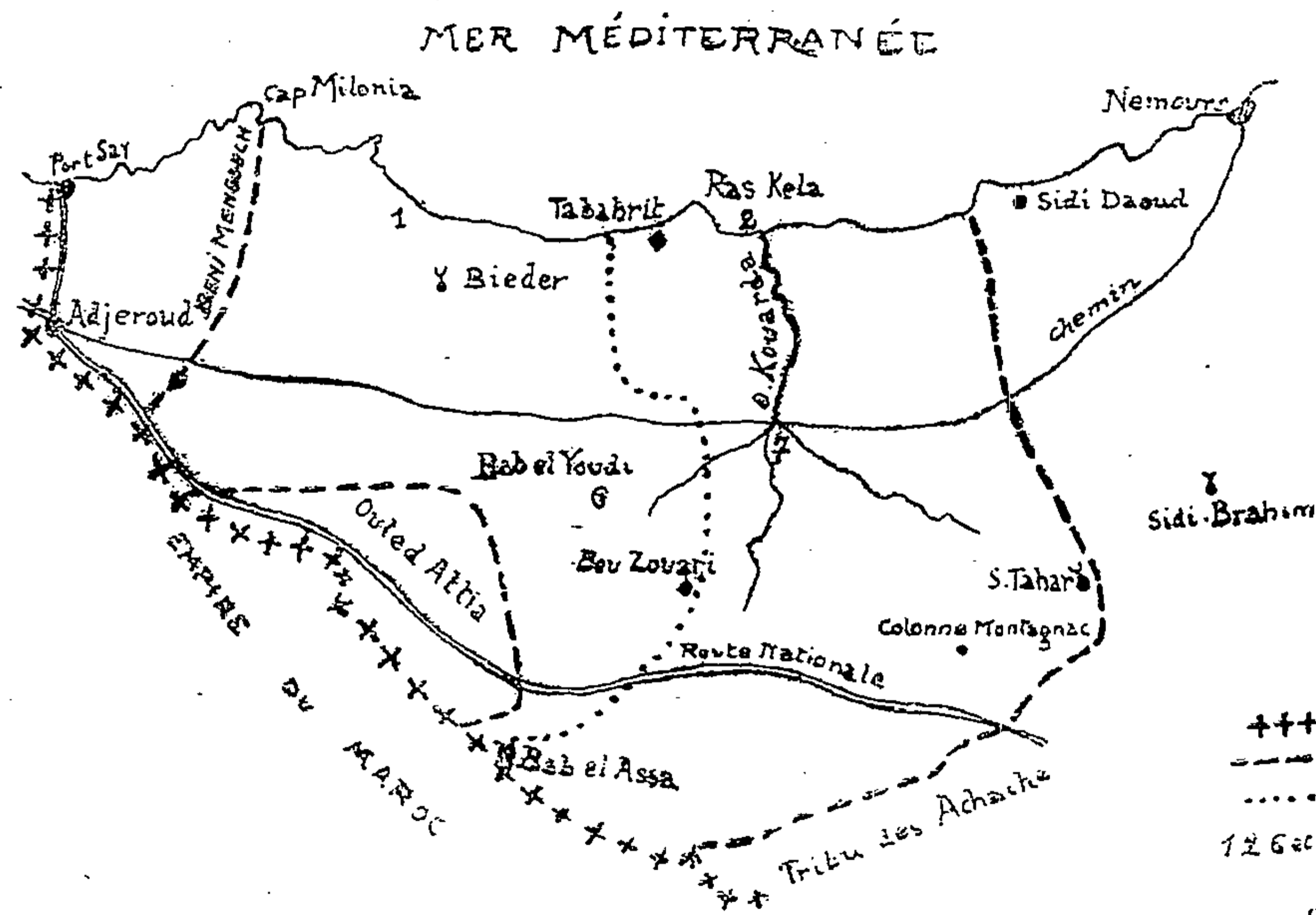
Sans présenter un intérêt archéologique bien caractérisé, ces vestiges ne sont pas indifférents, et il faut se féliciter qu'ils aient retenu l'attention de MM. Cabon et Béreau, officiers des Affaires indigènes, qui ont rassemblé

(1) Gsell. *Atlas Archéologique*, feuille 30, nos 1, 2, 6 et 7.

(2) El-Bekri. *Description de l'Afrique sept.*, édition de Slane, Alger, 1911, p. 87, tr. 1913, p. 176.

(3) Jean-Léon L'Africain. *Description de l'Afrique, Tierce partie du monde*, traduction Temporal, édit. Scheffer, 1898, t. III, p. 15.

(4) Marmol. *L'Afrique*, t. II, p. 325.



LÉGENDE

- ++++ frontière du Maroc
- limite de tribus
- limite des douars M'Sirâs
- 1 2 6 et 7 emplacements de ruines marqués à l'Atlas archéologique

Echelle 1/250 000

sur eux quelques renseignements dont on trouvera, en annexe, un aperçu.

*
* *

Il faut se demander maintenant qui sont ces Msirda, aujourd'hui installés dans une région dont l'antique occupation romaine et musulmane nous est connue. Quelles sont leurs origines ethniques ? Il est assez difficile de s'en faire une idée très exacte. Pourtant, le pays qu'ils occupent peut guider notre recherche : nous avons vu, en effet, qu'il offre tous les caractères de ces refuges où les populations indigènes de l'Afrique du Nord se retirèrent devant les invasions, tels le Rif, la Kabylie, l'Edough, etc... « bastions où la race berbère a pu se dire chez elle, même aux heures les plus critiques », selon l'expression de M. Georges Marçais (1), « où les tribus berbères se tiennent à l'abri d'insultes sur leurs montagnes et défient l'esprit dévastateur qui anime les Arabes », comme disait déjà Ibn-Khaldoun (2).

Il serait toutefois téméraire d'en conclure que les Msirda sont de purs Berbères : la tribu qu'ils forment n'est pas un groupe cohérent ; il paraît bien, au contraire, qu'elle a dû se constituer, comme tant d'autres, au cours du temps, par la réunion d'éléments hétérogènes. Actuellement, on peut distinguer parmi eux deux éléments ethniques : l'un, autochtone, qui comprend surtout les Msirda et les Anabra, l'autre, arabe, qui comprend les Abd-el-Moumen et les Oulad-ben-Yahia.

Les Msirda, d'après les généalogies qu'eux-mêmes se donnent, appartiendraient à la race zénète ; ils descendraient d'Isliten, père des tribus maghraouiennes (3), et, plus près de nous, d'Ibn Khazer, l'ennemi des Fatimites de

(1) *Les Arabes en Berbérie*, page 512.

(2) Ibn-Khaldoun. *Prologomènes*, traduction de Slane, p. 309.

(3) Ibn-Khaldoun. *Histoire...* Tr III 227.

Kairouan (début du X^e siècle) et de Zirî ben Atîya, avec lequel ils se seraient installés dans la région d'Oudjda lorsqu'il fonda cette ville (994) (1). Ce n'est qu'au XII^e siècle, les Maghraoua étant anéantis, qu'ils se seraient rapprochés de la mer.

Les Anabra ne seraient venus se joindre aux Msirda que pour échapper à la domination turque : ils se disent originaires de Tlemcen et descendants d'Yaghmoracen, le fondateur de la dynastie Abd-el-Ouadite. Il existe encore un village des Anabra près de Nemours.

Ceci nous laisse donc supposer que les Anabra ont dû s'installer dans la région vers l'époque où les B. Abd-el-Ouad prenaient la royauté de Tlemcen. Et l'on voit, d'après ces traditions, que les deux fractions représenteraient les deux vagues zénatiennes, celle du X^e et celle du XII^e-XIII^e siècles. On peut dire que l'on est là en pays proprement zénète.

Quant aux deux éléments arabes, ils ont de commun leur prétention à une ascendance chérifienne : les Oulad Abd-el-Moumen, par l'intermédiaire d'Idris ; les Oulad ben Yahia, par l'intermédiaire de Moulay Abdelkader el-Djilali. Cette prétention n'est pas vérifiable, et l'on sait trop bien le nombre infini des tribus maghrebines qui s'octroient libéralement cette noblesse.

Du moins avons-nous quelques renseignements sur l'ancêtre éponyme des Oulad Abd-el-Moumen. On ne doit pas le confondre, comme on serait trop facilement tenté de le faire, avec le grand souverain des Almohades, le Koumi. Le personnage dont il est ici question, serait venu de Cordoue au XIII^e siècle (2) ; après avoir passé à Salé et dans le Sous, fait le pèlerinage et séjourné ensuite chez les Beni-Snassen du Maroc, où il laissa des descendants et où l'on montre sa tombe, il se serait installé chez les Beni-

(1) Ibidem, p. 248.

(2) La tradition locale dit vers la fin du XIII^e siècle, mais on notera que Cordoue fut prise par Saint Ferdinand en 1236.

Mengouch, près d'Adjeroud, et sur le territoire actuel des Msirda, près de Bieder. Cordoue, le Sous, Idris... la tradition groupe, à juste titre ou à dessein, plusieurs souvenirs d'un grand prestige sur la même tête.

Ainsi qu'on voit, ces données peuvent prêter à une confrontation assez curieuse avec les renseignements recueillis par René Basset dans son ouvrage sur les Trara : l'éminent et regretté arabisant cite (1) un Abd-el-Moumen, originaire des Msirda, qui pourrait bien être le même que le nôtre, mais celui-là est, dit-on, inhumé chez les Meze-raïn de Nédroma et non chez les Beni-Snassen. Le même auteur dit (2) que la mosquée de Bieder serait dédiée à Abd-el-Moumen, le Koumi, alors qu'on peut penser qu'elle perpétue la mémoire de notre Abd-el-Moumen cordouan. Ces points seraient à préciser.

*
* *

Si fragmentaires que soient ces renseignements, ils suffisent pour nous montrer et le peu d'homogénéité ethnique de la tribu des Msirda, qui comprend des éléments berbères et des éléments arabes, et les caprices de sa formation au cours des âges par la réunion de fractions dont la venue la plus récente ne remonte pas au delà du xvi^e siècle. On en déduit aisément que l'histoire des Msirda, sous la forme de leur tribu actuelle, n'est pas très vieille. Du moins peut-on rechercher les traces de la fraction qui a donné au groupe son nom collectif.

Il semble bien que la plus ancienne mention qu'on trouve de ce nom dans les annales du Maghreb soit un passage d'Ibn-Khaldoun (3) qui dit qu'Abd-el-Moumen le Koumi, après avoir pris le commandement des Almohades, fit, en 1130 de notre ère, une expédition où il détruisit deux con-

(1) R. Basset. *Nédroma et les Trara*, p. 112.

(2) *Ibid.*, p. 2.

(3) *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, t. II, p. 174.

tingents ghomariens, dont les Beni-Mzerdâ (1). Les tribus ghomariennes habitaient dans le Riff actuel (2), où leur nom est encore bien connu. Il ne serait donc ni impossible ni étonnant que nos Msirda eussent été mêlés à leurs luttes. Mais on notera que les combats dont parle Ibn Khaldoun eurent lieu à Tasghîmout (S.-O. de Merrâkech) et que les Ghomara ne sont pas d'origine zénatienne, comme il est à peu près assuré que sont nos Msirda. Ce qui rend difficile l'identification de ceux-ci avec les Mzerdâ d'Ibn-Khaldoun.

Quoi qu'il en soit, les rapports de nos Msirda avec les Almohades paraissent plus que vraisemblables, ne serait-ce que par leur proximité de Nédroma et des Koumia, tribu à laquelle appartenait Abd-el-Moumen. En fait, c'est une tradition très établie, aussi bien à Nédroma (3) que chez les Msirda, que tout le pays aurait été sous la domination des Beni Illoul, fraction des Koumia, vers le début du XIII^e siècle. MM. Cabon et Béreau ont d'ailleurs pu constater que les quelque 130 emplacements de ruines relevés par eux, les indigènes les attribuent pour la plupart aux Beni-Illoul, dont le souvenir et le prestige sont restés vivaces.

Un autre trait peut encore attester ces rapports avec les

(1) A en juger par les graphies arabes, il est à présumer que ce nom est le même que celui que nous avons transcrit Msirda, lequel, il convient de le remarquer, était d'autre part orthographié Messirda dans le traité de 1845. Les documents officiels aujourd'hui l'écrivent, on ne sait trop pourquoi, M'sirda. Ce serait ici l'occasion de bien curieuses observations sur les incertitudes de transcription des noms arabes de personnes et de lieux, et leur déformation insouciance par les bureaux. On avait pourtant très sagement songé, sous le Second Empire, à adopter un système de transcriptions officielles, à la fois scientifique et pratique. Le baron de Slane avait été chargé d'un travail dont les résultats existent encore mais semblent avoir été totalement perdus de vue. Citons encore, comme exemple, l'incertitude qui règne à ce propos dans les documents cartographiques : on y trouve ainsi les orthographes *Kreider*, *Khreider*, *Kheider*, ce qui est beaucoup pour un seul lieu... On voit aussi les *Adjalot* ou *Adjalat* (d'Aflou) devenir peu à peu les *Adjalet*, les *Adjalète* puis les *Adjalètes*...

(2) *Histoire des Berbères*, tr. II, 134.

(3) René Basset. *Nedroma et les Trara*, p. 51.

Almohades : c'est que les Abadine, fraction de la tribu des Achache, qui prétend descendre des Abed, famille où naquit le grand Abd-el-Moumen, convoitent certaines terres des Msirda comme un bien ancestral.

Mais la puissance des Koumia ne tarda pas à déchoir avec celle des Almohades et le xiv^e siècle vit s'opérer une fusion entre les populations indigènes et les groupes arabes immigrés : c'est ainsi que peu à peu les Daouï Obaïd Allah, tribu arabe maqilienne, en vinrent à dominer tout le pays qui va de la Moulouya à la Tafna, et à se faire verser le kharadj par les Berbères des montagnes (1).

L'arrivée des Turcs ne fit peut-être qu'accentuer l'instabilité de cette zone des confins des deux Maghreb occidental et central que se disputèrent si longtemps les souverains de Fès et de Tlemcen, et qui dura jusqu'aux dernières phases de la pacification française. Pendant tout le xvii^e siècle, les sultans marocains étendirent leurs prétentions sur l'ouest de l'Algérie actuelle, notamment sous le règne de Moulay Ismaïl, qui obtint de porter à la Tafna la frontière entre ses Etats et les possessions turques (1678-1679) et la reperdit peu après (1692 et 1702). Il y a lieu de penser que les montagnards des Msirda restaient assez en dehors de ces luttes ; néanmoins, vers la fin du xviii^e siècle, ils durent accueillir, dans la partie orientale de leur territoire, les Beni-Mengouch et les Attia, fractions marocaines qui s'y étaient réfugiées et y sont encore. En tout cas, à l'époque de la conquête française, si les Msirda versaient aux Turcs un tribut de vassalité, ils étaient, en fait, autonomes (2).

*
* *

La pénétration française ne s'est pas faite sans difficultés dans ce pays d'accès très difficile, habité par une popu-

(1) R. Basset. *Loc. cit.*, p. 14, et Marçais, *op. cit.*, pp. 308, 318, 567, 568.

(2) Rinn. *Le Royaume d'Alger sous les derniers deys*, p. 75.

lation turbulente et hostile à tout pouvoir établi. Leur pays nous échappa d'abord puisqu'il faisait partie du domaine reconnu, par le traité de la Tafna (1837), à Abd-el-Kader. Celui-ci y trouva des ressources après son échec de la Sikak (1842). Mais après sa défaite de Bab-Taza — 29 avril 1842 — le pays devait lui échapper. Les Msirda étaient alors divisés en deux fractions : les Msirda Tahta et les Msirda Fouaga, autrefois appelés Beni-Sliman et Debabsa, correspondant, comme l'indiquent les noms mêmes, à une différence d'habitat. La première soumission des Tahta date de 1843 et fut reçue par le général Bedeau. En 1844, Lamoricière soumettait les Fouaga. Mais, dès 1845, après le traité de Lalla-Marnia, qui avait placé leur territoire à l'intérieur de « l'empire d'Alger » (1), Abd-el-Kader les trouvait ralliés à sa cause et c'est sur leur territoire, au Djebel Kerkour, que s'est déroulé le premier épisode de la sanglante affaire qui se continua non loin de chez eux, au marabout de Sidi-Brahim.

Attaquées au pied du Djebel-Kerkour, le 23 septembre 1845, les troupes françaises résistèrent sous les ordres du chef d'escadron Courby de Cognard, après la mort du lieutenant-colonel Montagnac, dont la mémoire est perpétuée par une colonne portant son nom, qui s'élève à ce point précis (2). A 800 mètres de là, vers le Nord-Ouest, périrent les 3^e, 6^e et 7^e compagnies du 8^e chasseurs d'Orléans, commandées par le capitaine de Chargères, et, un peu plus loin encore, au Marabout de Sidi-Tahar, qui se trouve sur la limite actuelle des Msirda, la compagnie de secours des officiers Froment et Burgard subit le même sort.

Les Msirda se soumirent définitivement en 1847, et c'est sur leur territoire, aux lieux mêmes des combats de 1845,

(1) Traité du 18 mars 1845, article 3. Voir le texte de ce traité dans : Augustin Bernard, *Les Confins algéro-marocains*, p. 393.

(2) L'emplacement de cette colonne a été fort bien classé dans le domaine de l'Etat.

qu'Abd-el-Kader se rendit à Lamoricière (1). Mais les Msirda Fouaga demeurèrent longtemps remuants, ne payant l'impôt que contraints par la présence d'une force militaire dans le pays.

Les souvenirs de la conquête française sont encore fixés par les événements de 1859. C'est, l'on peut dire, à cette époque que commence la longue série d'incidents de frontière, avec les Beni-Snassen marocains, qui devaient aboutir, dans les années contemporaines, à la pacification du Maroc oriental. En 1859, une expédition commandée par le général de Martimprey, rencontra les Beni-Snassen au sud-ouest du territoire des Msirda, près de Menasseb-Kiss, où le choléra fit des ravages dans nos troupes. Dès ce moment, le concours effectif des Msirda nous était acquis et ne nous manqua plus, notamment de 1876 à 1881, au cours des conflits de frontière (2). Il en fut de même d'abord en 1907, lorsque l'attitude des Beni-Snassen, qui pénétrèrent sur leur territoire, incendiant, le 27 novembre, l'usine de Bab-el-Assa (3), nous amena jusqu'à Oudjda, puis, pendant la nouvelle expédition commandée par le général Lyautey, en 1910 (4). On sait que depuis cette époque le calme n'a plus cessé de régner dans cette zone, si bien qu'on a pu, en 1922, rattacher la tribu des Msirda au territoire civil.

*
* *

Il nous reste maintenant à décrire la vie actuelle des Msirda. Ainsi qu'on l'a vu, la population de la tribu est répartie en deux groupements principaux, qui existaient

(1) On montre encore le palmier au pied duquel se rendit l'Emir. Comme la colonne Montagnac et la colonne Saint-Hilaire, ce palmier se dresse sur un emplacement classé dans le domaine de l'Etat.

(2) Cf. sur ce point les articles de M. le Commandant Voinot, apud *Revue Africaine*, 1923, n° 315, et 1924, nos 320-321, notamment pp. 419 à 429.

(3) Une petite pyramide a été élevée sur ce point à la mémoire des légionnaires tués au combat.

(4) A. Bernard. *Op. cit.*, pp. 152 à 173.

déjà au moment de l'occupation française et qui ont servi de base à la division du territoire en deux douars, lesquels comprennent au total 16 fractions qui portent les noms suivants : Bekhat, Beni-Cedrat, Kzaoua, Mehadda Hadda, Kouarda, Oulad ben Aïd, d'une part, et Aghram, M'Fia, Anabra, Ouriach, Bieder, Oulad ben Chaïb, Oulad ben Yahia et El Haouarem d'autre part. La densité de la population est d'environ 24 habitants au km², agglomérés dans les villages. Les Msirda sont sédentaires ; ils possèdent des terres à titre privatif (melk), les délimitent soigneusement et entretiennent à leur sujet d'âpres contestations. On notera cette particularité de leurs mœurs, qui montre assez la fusion des races, qu'ils pratiquent la polygamie s'ils en ont le goût et surtout les moyens, ce qui est rare. Ils habitent des maisons bâties en pierre et en terre sans chaux, qui se composent généralement d'un rez-de-chaussée et d'une cour à bétail. Ces maisons sont couvertes par des toits en terrasse.

Les Msirda sont agriculteurs ; la configuration du sol, de nature généralement médiocre, ne leur permet pas de se livrer à l'élevage en grand. Leur cheptel comprend surtout des chèvres qui se plaisent sur les pentes escarpées. L'agriculture elle-même est d'ailleurs rendue très difficile par le relief et les labours ne se font pas sans peine. Les indigènes fabriquent des beurres de lait de vache ou de chèvre d'un goût agréable et tirent de leurs ruches un miel assez savoureux.

D'autres indigènes louent leurs bras aux Européens qui exploitent le palmier nain pour la fabrication du crin végétal. Un plus grand nombre, y compris des femmes, notamment à Dar Rouissi (Beni Cedrat) et à Bieder, tournent des poteries : le Musée des Antiquités d'Alger, dans sa salle berbère, possède quelques bons échantillons de cet art rustique, mais si intéressant, dont les partis décoratifs flattent agréablement le goût contemporain. Les femmes s'occupent encore à tisser les vêtements de l'usage familial.

Les produits s'écoulent autour de la frontière marocaine et sur le marché qui se tient périodiquement à Kouarda.

Des gisements métallifères existent à Seabna et en d'autres points, mais il ne semble pas que les exploitations aient donné de grands résultats jusqu'à ce jour (1).

*
**

Au point de vue religieux, les Msirda ont dû subir assez fortement le mouvement d'islamisation du xvi^e siècle et l'influence des marabouts du Sud marocain et de la Seguia-el-Hamra. Les Msirda sont en partie affiliés à diverses confréries, notamment les Taïbiya, Zianiya, Kerzaziya et Derqaoua, d'origines marocaines et dérivées de l'école des Chadeliya. Il existe également chez eux des adeptes de la grande confrérie orientale des Qadriya. On y trouve aussi un groupe de Slimaniya. On compte, au total, 27 moqadem et quelque 883 khouan (2). C'est dire que le culte des saints locaux est vivace chez eux et qu'ils ont élevé à ces santons de nombreux monuments votifs ; on n'a pas dénombré moins de 65 de ces marabouts (3). Le culte s'exerce en outre dans une dizaine d'oratoires auxquels sont annexées des écoles.

*
**

(1) Ajoutons à ces renseignements les chiffres des plus récentes statistiques. Elles montrent que les 12.619 habitants de la tribu disposent d'un cheptel de 37.102 têtes de bétail : 15 chevaux, 256 juments, 442 mulets, 1.824 ânes, 3.721 bovins, 12.901 ovins, 17.943 caprins. La population a payé 137.617 francs d'impôts en 1924.

(2) Ainsi répartis par confréries, moqadem : Derqaoua, 10 ; Kerzaziya, 8 ; Taïbiya, 1 ; Zianiya, 2 ; Qadriya, 5 ; Slimaniya, 1. — Khouan : Derqaoua, 250 ; Kerzaziya, 167 ; Taïbiya, 81 ; Zianiya, 105 ; Qadriya, 208 ; Slimaniya, 72.

(3) Les plus notables se trouvent dans des cimetières et portent les noms de Sidi, Salah, Si Abdelmoumen, Sidi Ladi, S. Youcef, S. Massoum, Si Abdallah, S. Lahcen, S. ben Ali, El Hacène, S. Kaddour, S. Daoud, S. El Modjoub, S. Ahmed ben Tahti, S. Bourzine, S. Djelloul, S. El Mekhtar, S. Allou, S. Mohammed ben Tahar, S. El Bachir ben Kaddour, S. Abdelkader, S. Bakhti, S. El Hadj Abdallah, S. Bou Djenane, S. Bou Snoussi, S. Yahia, S. Moussa, S. Aïssa, S. M'Hammed Aouddan, S. Ahmed bel Hadj, S. Amar ben Amar, S. Mohammed ben Ahmed, S. Bou Kerana, Lalla Aïcha, Lalla Yamina, L. Mimouna, L. Kheïra.

Pour conclure, si je puis reprendre l'expression nécrologique que j'employais au début de cette étude, je dirai que la tribu des Msirda a cessé d'exister, en tant qu'unité ethnique, par l'arrêté d'homologation du 31 août 1925 qui l'a érigée en deux divisions administratives: les douars Msirda Fouaga et Msirda Tahta. On voit cependant que le nom de la tribu a été maintenu, au lieu qu'il est de règle de donner aux douars des noms géographiques, un peu comme on fit en France pour les départements : mais les indigènes attachaient à la conservation de ce nom générique le caractère d'un geste de reconnaissance envers leur loyalisme. Cette satisfaction légitime ne leur a pas été refusée.

Gabriel AUDISIO.

ANNEXE

*sur les ruines existant chez les Msirda,
d'après les renseignements consignés par MM. Cabon et Béreau,
officiers des Affaires indigènes.*

1° *Bab-el-Youdi* ou *Bab-el-Mahseur*. — Point n° 6 de la feuille 30 de l'Atlas archéologique.

Mur d'enceinte entourant des vestiges d'habitation. Les indigènes les appellent « Hadjiat en Nçara ». Un vieux cheikh prétend que le mur d'enceinte caractérise une époque antérieure aux Beni-Iloul.

2° *Bou-Zouari*. — Analogues aux précédentes. Paraissent remonter à l'époque romaine.

3° *El Loh, Kalaa, Amezzouz*. — Groupes de ruines au confluent des oueds Kouarda, Khecheb et Tournis. Point n° 7 de l'Atlas archéologique.

El Loh : rectangle de 50 m. de côté, formé par un mur de béton épais de 0 m. 70 environ. Bonne position stratégique sur un éperon.

Kalaa : à 500 mètres au N.-O. du précédent. Petite vigie, fortin qui domine l'oued Tournis et garde la source du même nom qui devait servir aux habitants d'El Loh.

Ammezzouz : crête enserrée dans un rectangle de 500 m. de long et 100 m. de large. Mur maçonné d'un mètre environ d'épaisseur avec une sorte de bastion. Dans l'enceinte, traces de maisons carrées.

4° *Tabekhit* ou *Bled Tabahrit*. — A 3 km. environ à l'ouest de l'embouchure de l'oued Kouarda, sur un plateau surplombant la mer à pic de 90 m. Le sol a malheureusement été très remué par les indigènes, une légende disant qu'un sultan a enterré là un riche trésor.

L'ensemble actuel se compose d'un mur d'enceinte de 4 à 500 m. de côté. A l'intérieur, un puits dit « Bir Malah », dont la partie inférieure est cubique et enduite d'un ciment très fort. Au niveau de la nappe d'eau, trace du manchon d'un canal d'élévation pour l'alimentation de la ville. Sur la plage, nombreux débris de poteries. Dans le mur, nombreux débris de poteries d'apparence romaine. Vestiges d'habitations et de silos. A 500 m. à l'ouest, traces d'un cimetière aujourd'hui labouré. — La ville indigène de Tabahrit a-t-elle succédé au poste romain de Lemnis ? L'hypothèse concorderait avec la distance indiquée par l'Itinéraire.

5° *Sidi-Daoud*. — Ruines de villages berbères qui paraissent avoir succédé à des établissements romains. Puits, citerne.

